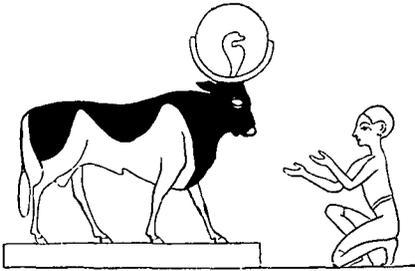


BIBLIOGRAPHIE

A TRAVERS L'ORIENT

L'ÉGYPTE A PETITES JOURNÉES, études et souvenirs, par Arthur Rhoné. — VINGT-CINQ DESSINS D'EUGÈNE FROMENTIN, gravés en fac-similé à l'eau-forte, par E.-L. Montefiore, avec texte par Ph. Burty. — VENISE, l'histoire, l'art, la ville et la vie, par Charles Yriarte. — L'ORIENT, par Théophile Gautier.



Voici quatre ouvrages qui, à des titres divers, sont dignes d'attirer l'attention des curieux, des artistes, des chercheurs et de tous les gens de goût raffiné. Par ces temps de brouillards et de frimas ils sont en vérité les bienvenus. Avec eux, notre pensée peut s'échapper vers ces contrées bénies où le soleil n'est point avare ; c'est toujours cela de gagné contre notre triste ciel et notre triste prose.

Trois de ces livres ont apparu avec les derniers jours de la défunte année 1877 ; le premier, *L'Égypte à petites journées*¹, de M. Arthur Rhoné, est déjà un peu plus ancien, et nous aurions, en vérité, pour lui quelques reproches à nous faire d'avoir attendu jusqu'à ce jour pour le recommander à nos lecteurs. L'Égypte est un de ces sujets éternellement neufs, éternellement beaux, qui portent un auteur sur leurs ailes puissantes. M. Rhoné n'avait qu'à se laisser porter ; il a fait plus, il s'est jeté avec ardeur dans le fond de son sujet, il a cédé sans retour au charme de cet étonnant pays. Son livre y a singulièrement gagné en intérêt, sans rien perdre du piquant que doit toujours garder un récit de voyage. Je dirai même que, sur ce sujet, et en restant à la compréhension de tous par sa forme familière et descriptive, il est le plus érudit, le mieux informé et le plus exact, tranchons le mot, sans lui donner aucun sens rébarbatif, le plus savant. Je ne parle pas du livre de notre collaborateur, M. Charles Blanc, qui est exclusivement un livre d'art et d'esthétique. Celui-ci est à la fois un livre d'art, par la

1. *L'Égypte à petites journées*, études et souvenirs, par Arthur Rhoné, correspondant de la Société des Antiquaires de France ; le Kaire et ses environs. Paris, Ernest Leroux, 1877, 1 vol. in-8° de 432 pages illustré de gravures hors texte et dans le texte.

narration pittoresque, parfois très-pittoresque, de tout ce que l'auteur rencontre sur sa route, mais il est en même temps et surtout un livre d'archéologie. La vieille Égypte



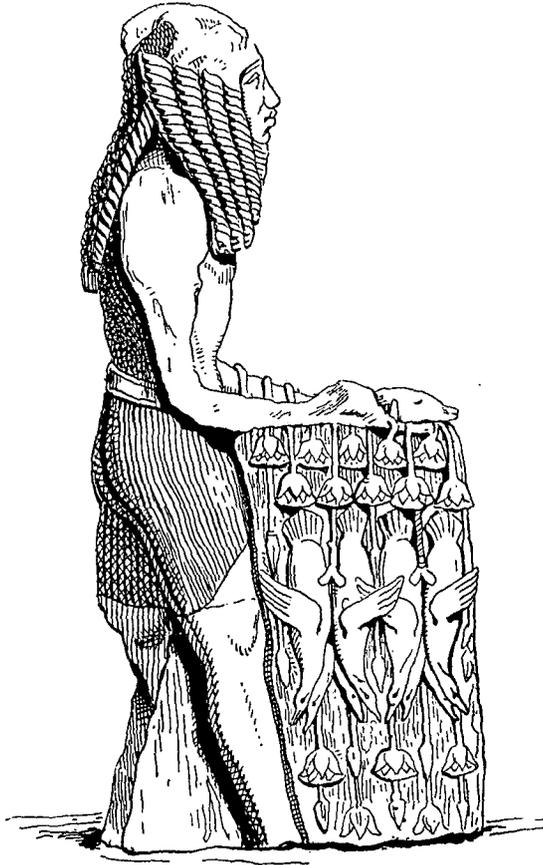
CAFÉ ARABE, AU CAIRE.

(Gravure extraite de l' « Égypte à petites journées », par M. Rhoné.)

a touché du doigt M. Rhoné qui, néophyte à la veille de son voyage, est aujourd'hui l'un de nos égyptologues les plus instruits et les plus passionnés.

Le livre de M. Rhoné, que nous avons lu tout d'une haleine, avec un plaisir très-vif, n'est pas celui d'un sceptique. Il y circule une chaleur communicative. C'est un

mérite des plus rares en ces vilains jours de scepticisme. Le scepticisme est l'état d'âme de ceux qui n'ont plus d'enthousiasme. En Égypte, où l'art et l'histoire sont si bien faits pour frapper l'imagination, il devient la pire des infirmités. Gérard de Nerval était un sceptique, et il n'a rien compris aux poésies de cette terre mystérieuse ; il s'est contenté de feuilleter d'une main distraite et ennuyée ce charmant album oriental qui



LE MONUMENT DES HYKSOS, A TANIS.

(Gravure extraite de l'« Égypte à petites journées », de M. Rhoné.)

s'appelle le Caire, sans même essayer d'ouvrir le livre formidable qu'il y avait à côté. *Le Nil*, de M. Maxime Ducamp, est un livre ému, écrit en style superbe ; mais M. Ducamp est venu avant que notre illustre compatriote Mariette eût commencé la série d'immenses découvertes qui ont révolutionné de fond en comble la science de l'égyptologie.

M. Rhoné a fait son voyage en compagnie d'un homme dont la perte, aussi bien pour le Louvre, où il était conservateur-adjoint, à la section des antiquités égyptiennes, que pour tous ceux qui ont pu apprécier ses hautes qualités d'érudition, son sens d'ar-

tiste délicat, sa bienveillance inépuisable, sera à jamais regrettable, nous voulons parler de ce pauvre Théodule Devéria, qui, poitrinaire au dernier degré, est mort héroïquement à son poste, pendant le siège de Paris. Il avait été le collaborateur dévoué



CERCUEIL EN BOIS DORÉ DE LA REINE AAH-HOTEP.

(Gravure extraite de l'« Égypte à petites journées », de M. Rhoné).

de Mariette en Égypte; c'était donc pour M. Rhoné un guide et un intermédiaire de première qualité, et son livre s'en est très-heureusement ressenti.

Celui-ci a donné dans son récit une grande part à l'art arabe et aux aspects pit-

toresques. On y trouvera d'abord une description animée et ensoleillée du Mousky, cette longue rue fantasmagorique qui est l'âme du vieux Caire et dont on ne rencontrerait l'analogie ni à Constantinople, ni à Alger, ni même à Constantine ou à Tunis; puis les restes du palais des sultans et toutes ces belles mosquées qui font de la moderne capitale de l'Égypte le plus beau musée de l'art arabe avec Damas, Jérusalem, Tlemcen, Tolède, Cordoue, Séville et Grenade : les antiques mosquées d'Amrou et de Touloun, les mosquées fleuries de Kalaoun et d'El-Azhar, et la plus magnifique de toutes, celle d'Hassan. Le chapitre est un peu bref, mais il est traité de verve. Évidemment l'auteur n'a vu de l'alluvion de l'islam superposée à l'indestructible roc pharaonien que les côtés extérieurs, que l'épiderme. Le délicat, le quintessencié, le personnel de l'invention orientale en ses beaux temps lui échappe, ou du moins l'attire peu. Passons donc avec lui non sans quelque regret. Saqqarah, Memphis, le Serapeum et Boulaq nous attendent et nous consoleront.

Ici M. Rhoné est dans son élément. Prenant comme cadre les merveilles rassemblées au musée de Boulaq, les fouilles du Serapeum et de Memphis, il nous présente un tableau plein de vivacité et d'exactitude des grandes étapes de la civilisation égyptienne, marquées par les monuments de l'art le plus étonnant. Depuis que le musée, formé par les recherches, les découvertes et les soins exclusifs de Mariette, puis exposé en partie à l'Exposition universelle de 1867, où il fut une immense révélation, a été installé dans le petit palais de Boulaq, bien humble, bien chancelant, mais déjà bien illustre, que de voyageurs l'ont visité et décrit ! Il est devenu aujourd'hui un sanctuaire incomparable. Après M. François Lenormant, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, après M. de Saulcy, après M. Rhoné, après les savantes et lumineuses études de Mariette lui-même, tout récemment encore M. Eugène de Vogüé en publiait une poétique et très-excellente description dans la *Revue des Deux Mondes*¹. Nos lecteurs nous sauront gré à ce propos de leur donner la primeur d'une nouvelle fort intéressante.

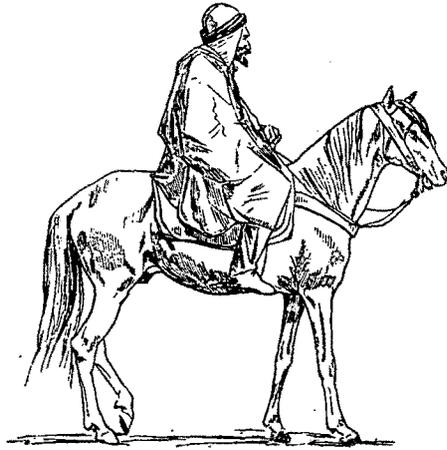
Le khédive, contrairement à ses premières résolutions, vient de consentir à envoyer à l'Exposition universelle de 1878 les plus beaux objets du musée égyptien de Boulaq. Nous lui adressons l'hommage de notre bien vive gratitude. Quant aux sentiments que nous éprouvons pour Mariette, cette victoire remportée en notre faveur, quelque grande qu'elle soit, ne saurait rien leur ajouter. Il est de ces hommes qui ne peuvent plus grandir dans l'estime et la reconnaissance de tout ce qui, en France, pense et étudie. Nous verrons donc, sans doute, à côté du célèbre Schafra en diorite, du Ra-em-Ké en bois de sycomore, du monument de Tanis, que nous donnons ici, de la reine Amnérîtis, des bijoux de la reine Aah-Hotep et de son cercueil en bois doré que nous reproduisons également, les statues de Meydoun, de la III^e dynastie, c'est-à-dire vieilles de plus de 6,000 ans, en calcaire peint, exhumées récemment par Mariette, et qui, paraît-il, sont les restes les plus surprenants de l'art de l'Ancien-Empire. Nous demandons à faire à leur sujet un petit emprunt à M. de Vogüé ; M. Rhoné voudra bien nous le pardonner. « Portez donc, s'écrie-t-il, au milieu de cette prestigieuse antiquité, vos théories, vos raisonnements, vos idées éphémères ! L'homme de Meydoun vous fera rentrer dans votre néant, d'un regard de ce bel œil de quartz, brillant et vivant, au magnétisme terrible. Qui n'a éprouvé ce malaise indéfinissable qu'on ressent à regarder fixement, le soir, un vieux portrait dont la prunelle vague vous suit obstinément ? Qu'est-ce donc quand on rencontre

1. Numéro du 15 janvier 1877.

cet œil ouvert au jour nouveau après six mille ans de sommeil dans les ténèbres, cet œil qui a vu le vaste monde, le ciel et les hommes à ces époques lointaines où l'existence même de l'univers faisait doute pour nous avant que de pareils témoins ne fussent venus l'attester ? Et l'on n'échappe à celui-là que pour se retourner vers la statue de bois, fragile défi jeté à tant de siècles, vers le Chefren qui a vu construire les pyramides, vers tous ces revenants de Saqqarah ! » Nous verrons et reverrons à Paris ces merveilles d'un art extraordinaire ; pour ceux qui n'ont plus l'espoir d'aller les étudier au Caire, ce sera une inappréciable fortune.

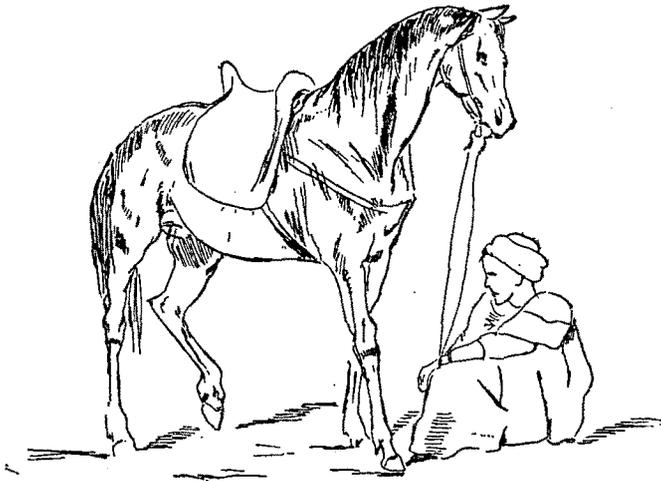
Mais, dans le volume de M. Rhoné, deux parties nous ont essentiellement intéressé : c'est d'abord l'excursion faite à Saqqarah et à Memphis avec Mariette, puis celle à Héliopolis avec M. Ferdinand de Lesseps, et, dans la première, un chapitre nous a profondément ému parce qu'il est écrit avec une simplicité qui tire son éloquence des faits eux-mêmes, celui du récit de la mission de Mariette, en 1850, pour le compte du gouvernement français, c'est-à-dire l'histoire, ou mieux, le journal résumé des fouilles du Serapeum de Memphis. En mettant au jour la grande nécropole d'Apis que l'on croyait à jamais perdue, que tous les archéologues avaient cherchée ailleurs et que Mariette flaira sur un passage de Strabon, notre compatriote s'est illustré, en même temps qu'il illustrait son pays, par la plus belle découverte archéologique des temps modernes. Il faut lire le récit de M. Rhoné pour se rendre compte de l'instinct de génie que celui-ci dut déployer, des difficultés sans nombre, matérielles, pécuniaires et politiques qu'il dut surmonter, des découragements, des désillusions et des souffrances physiques qu'il dut endurer, des ruses, des efforts qu'il dut employer pour sauver les objets découverts et pour les expédier en France, efforts qui souvent se traduisaient par des luttes à main armée. Car il ne faut pas oublier que c'est à cette première mission, toute française, que sont dues les grandes découvertes ultérieures de Saqqarah, et, par une suite logique, que sont dues la fortune scientifique de Mariette, la formation du musée de Boulaq et la conservation officielle des monuments de l'art en Égypte ; il ne faut pas oublier non plus que c'est à cette mission que nous devons une partie des trésors possédés par le Louvre, comme les bijoux de la salle civile, les stèles et autres monuments du Serapeum et toutes ces œuvres de l'Ancien-Empire, telles que le merveilleux *Scribe accroupi*, que notre musée est aujourd'hui seul à posséder avec celui de Boulaq. Voilà les résultats obtenus par Mariette, au péril même de sa vie, au milieu des troubles et des incertitudes d'une politique qui l'abandonnait par moments à ses propres forces. Nous devons remercier M. Rhoné d'en avoir rappelé le souvenir à la mémoire de tous. L'oubli serait ici plus qu'impardonnable, il serait criminel. N'oublions jamais qu'un homme s'est trouvé qui, par le prestige de son génie et de ses travaux scientifiques, a maintenu dans ces régions, contre toutes les attaques, contre toutes les jalousies, l'influence de notre pays trahie par sa propre diplomatie.

UN homme du monde, en même temps homme de goût et aquafortiste de talent, M. E.-L. Montefiore, s'est donné à tâche de rendre avec la pointe et la morsure



quelques-uns des plus beaux dessins de Fromentin¹. Ce travail de fac-simile, avec un procédé aussi peu docile que l'eau-forte, n'était pas sans présenter les plus sérieuses difficultés, difficultés de choix, d'interprétation et de simplification. M. Montefiore a pleinement atteint le but qu'il s'était proposé; ses vingt-cinq eaux-fortes, écrites d'une pointe ferme et décidée; sont d'une exactitude remarquable. Notre seul regret est de ne pouvoir, en égard à leur format, en placer une sous les yeux de nos lecteurs. On sait, depuis la vente posthume d'Eugène

Fromentin, l'intérêt, le charme, la saveur, parfois étrange, toujours saine, de ses études sur nature, principalement celles qu'il a exécutées sur le vif en Algérie et



FAC-SIMILE D'UN CROQUIS DE FROMENTIN.

qui sont devenues les matériaux de ses travaux futurs. Nous y reviendrons et avec étendue dans notre série d'articles sur le maître, qui paraîtront très-prochainement dans la *Gazette*; nous reviendrons en même temps sur le beau travail de M. Mon-

1. *Vingt-cinq dessins d'Eugène Fromentin*, reproduits à l'eau-forte par E.-L. Montefiore; texte biographique et critique par Philippe Burty, avec fac-simile des croquis du maître. Paris et Londres, chez les principaux libraires, 1878, un album in-folio.

tefiore, qui mérite plus qu'une sèche mention. Aujourd'hui, le temps et l'espace nous commandent, nous ne voulons que le recommander à nos lecteurs.

Ajoutons en passant que ces eaux-fortes sont fort bien tirées par Cadart sur un superbe papier de Hollande. Nous remarquerons surtout, parmi les plus caractéristiques de la manière du peintre, les études pour la *Fantasia*, les *Chameliens en marche*, les *Puiseurs d'eau*, le *Joueur de flûte* et différents croquis de chevaux. Ces eaux-fortes ont été accompagnées, par M. Philippe Burty, d'un texte de dix-sept pages magni-



FAC-SIMILE D'UN CROQUIS DE FROMENTIN.

fièrement imprimé par M. Claye; ce texte très-finement écrit, très-judicieusement pensé, tel qu'on pouvait l'attendre d'un écrivain qui admire profondément Fromentin, est illustré de nombreux croquis reproduits en fac-simile par Gillot. Nous en joignons trois à cette courte notice, priant encore une fois les auteurs de nous excuser de cette brièveté involontaire. Nous aurons occasion, avant qu'il soit peu, de les retrouver l'un et l'autre sous notre plume et de revenir sur leur intéressante œuvre collective. J'aurai d'ailleurs plusieurs emprunts à faire au texte de M. Burty.

SANS quitter l'Orient nous pouvons nous rendre à Venise¹ avec M. Charles Yriarte. Venise, n'est-elle pas la plus orientale des villes italiennes et même la plus orientale des villes de notre vieille Europe? Quel beau sujet et combien n'a-t-il pas tenté déjà d'écrivains! On formerait une bibliothèque avec toute la littérature qu'a fait éclore la merveilleuse cité. Les *Lettres* du président des Brosses, le célèbre roman connu sous le titre de *Mémoires de Casanova*, l'*Italie* de Gautier et le *Voyage en Italie* de Taine,

1. *Venise*, l'histoire, les arts, l'industrie, la ville et la vie, par Ch. Yriarte. Paris, Rothschild, 1878, 1 vol. in-folio de près de 400 pages, illustré de 525 gravures dont 75 tirées hors texte sur papier fort. Prix de l'ouvrage cartonné : 50 francs.

resteront au premier rang. Le livre conçu et exécuté par M. Yriarte, avec le concours intelligent de son éditeur, M. Rothschild, enrichi d'un nombre prodigieux de gravures, est une œuvre d'un tout autre genre; c'est, au sens ancien du mot, une *illustration* de Venise et une illustration monumentale. Sous ce rapport il est douteux que la richesse en soit jamais dépassée ni même égalée. Il est d'une somptuosité extrême, d'une



CANTHARE VÉNITIENNE DU XVII^e SIÈCLE.

somptuosité telle qu'elle étouffe, écrase, envahit de toutes parts le texte de M. Yriarte, qui est cependant le travail de quelqu'un qui connaît mieux que personne Venise, mieux qu'un Vénitien. Ce texte, pour tout ce qui touche exclusivement à Venise, est très-exact et très-souillé; nous y retrouvons surtout l'art et ses ramifications infinies : l'architecture, la sculpture, la peinture, la typographie, la verrerie; la mosaïque, les dentelles et le costume, toutes choses qui à Venise ont eu un développement et un éclat exceptionnels. On sait ce que les trois premières ont produit : les noms des artistes, depuis Palladio et les Lombardi jusqu'à Véronèse en disent assez. Vouloir citer seulement leurs noms et leurs œuvres serait refaire le livre de M. Yriarte. On sait aussi, puisqu'elles tiennent encore aujourd'hui le premier rang, ce qu'ont été la verrerie et la mosaïque. Quant à la typographie, il suffit de nommer le plus grand des imprimeurs, Alde Manuce, le créateur du type moderne, et de désigner le plus beau livre qu'il ait produit, l'*Hypnérotomachie*, pour se rendre compte de ce qu'elle a pu être. Ce chapitre, qui avait l'attrait de l'inédit, a attiré les recherches de M. Yriarte; il a esquissé le canevas d'un travail plus considé-

rable. Il y aurait tout un gros ouvrage, absolument neuf et du plus haut intérêt, à faire, sur ce côté, de l'histoire de Venise. Mais que de difficultés entassées devant celui qui voudrait l'entreprendre et le mener à bonne fin ! Tout cela, nous l'avons dit, est animé, relevé, par des gravures aussi variées que charmantes. Toute la Venise pittoresque, artistique et historique défile sous les yeux émerveillés de celui qui feuillette ce magnifique album. Le papier et l'impression en sont superbes, éclatants, veloutés. C'est une œuvre de haut ragout artistique et de tournure magistrale. Pour ceux qui ne peuvent aller à Venise, c'est presque un voyage; pour ceux qui y ont été, c'est plus qu'un souvenir. M. Yriarte a tracé ici même, il y a environ six mois,

le canevas de son œuvre; il l'a en quelque sorte présentée au public, à la mode anglaise. Ce qu'il n'a pas pu faire, nous le faisons bien volontiers; nous le recommandons à tous les collectionneurs de beaux livres. Il se signale de lui-même à tous les artistes.

Nous ajoutons à cette trop courte notice quelques gravures, notamment une repro-



FAC-SIMILE D'UNE GRAVURE DE NOVELLI, D'APRÈS L'ALBUM DE MANTÈGNE.

(Gravure extraite de « Venise » par Ch. Yriarte.)

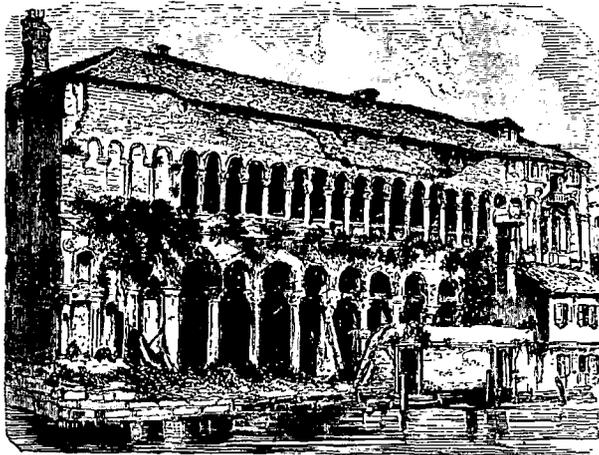
duction de l'un des fac-simile de Novelli d'après l'album de Mantegna, ce fameux album dont nous parlions dans l'avant-dernière *Chronique* et qui réapparaît aujourd'hui à Londres, entre les mains de M^{lle} de Rothschild. Nous compléterons les quelques renseignements que nous avons donnés à son sujet par celui-ci, c'est que, d'après les *Galleries and Cabinets of Art, in Great-Britain*, de Waagen, cet album a été un moment possédé par un certain M. Barker qui l'avait acheté à Samuel Woodburn.

L'ORIENT enfin nous est rappelé par les deux volumes, recueils d'articles épars de Théophile Gautier sur la matière, édités par Charpentier¹. Ce sont des études qui jusqu'à ce jour n'avaient pas été coordonnées et réunies. On y trouvera, à propos de livres parus, d'expositions ou de représentations théâtrales, de véritables excursions, en Turquie, en Grèce, en Syrie, en Chine, au Japon, en Perse, en Égypte et en Algérie, tracées de cette plume maîtresse dans l'art de décrire.

Nous retrouverons prochainement deux volumes qui peuvent s'ajouter à ceux-ci et que nous nous contenterons de signaler aujourd'hui, parmi les plus élégantes productions de la librairie au renouveau de 1878 : *L'Adriatique*, de M. Ch. Yriarte, publiée par la maison Hachette, et les *Promenades japonaises*, de M. Charles Guimet, avec dessins japonais de M. Régamey, original et charmant volume, auquel il ne manque, pour être tout à fait exotique, que d'être imprimé sur ce beau feutre de soie, flexible et résistant comme le cuir, qu'on appelle le papier du Japon.

L. G.

1. *L'Orient*, par Théophile Gautier. Paris, Charpentier, 1877, 2 vol. in-12.



LE FONDACHO DEI TURCHI, AVANT SA RESTAURATION.

Le Rédacteur en chef, gérant : LOUIS GONSE.
